

vertu, dans ses solitudes parfumées, sous le souffle divin, qui porte les âmes, par l'oraison et l'étude, à l'amour de l'homme intérieur, autant qu'à l'oubli de l'homme extérieur, c'est-à-dire du corps.

Voilà dix-neuf siècles que ce beau spectacle a été offert au monde, sous le ciel enchanteur et dans les plaines de l'Égypte; depuis lors, il n'a pas cessé. Toutes les contrées de l'univers en ont joui, parce que les Apôtres du Christ portent en tous lieux, avec l'amour de leur Maître, le culte des plus pures vertus. Jésus veut être aimé, servi, adoré, par les plus nobles âmes, comme un royal Époux. A toute génération qui se lève, depuis dix-neuf cents ans, il demande des vierges; et des vierges en foule sortent des rangs divers de la société, hommes et femmes, pour répondre à son appel et à son amour. Un feu, plus pur et plus puissant que celui de l'amour naturel, vient enflammer leur cœur, et l'on voit alors l'Agneau immolé au Calvaire, entouré de ses cohortes virginales, anges de la terre, semblables, dans un corps de chair, aux Anges des cieux.

C'est là un fait, vaste comme les siècles et comme l'univers: qui saura l'expliquer, en dehors de la foi chrétienne? Personne; et si le philosophe Philon a dit le mot juste, en attribuant les merveilles dont le Palus Maréotique était le témoin, à l'union des âmes avec l'Esprit divin, c'est, sans doute, parce qu'il avait conversé familièrement avec Pierre, à Rome; ainsi qu'avec Marc, à Alexandrie.

Ah! si dans les Loges maçonniques, la prière et l'encens montaient vers l'Esprit de Dieu, au lieu de s'élever vers l'esprit mauvais, il s'y ferait de salutaires changements, et l'on y verrait bientôt des lys émerger de toutes leurs fanges; et le Christ serait adoré, par ceux qui, maintenant foulent aux pieds son image et son corps sacré.

CHAPITRE VI.

TRAVAUX DE SAINT PAUL.

I.

PREMIÈRE MISSION DE SAINT PAUL.

Paul ne demeurait pas oisif, mais il priait, il parlait, il agissait. Il avait reçu le baptême, d'Ananie; il ne lui manquait que l'onction épiscopale, pour s'élançer aussi, comme Pierre et les autres Apôtres, aux nobles combats, qui devaient étendre le Règne de Jésus-Christ jusqu'aux extrémités de la terre. Les *Actes* vont nous le dire.

« Il y avait alors dans l'Église d'Antioche des prophètes et des docteurs, entre lesquels Barnabé et Simon, qu'on appelait le Noir, et Lucius de Cyrène, et Manahem, frère de lait d'Hérode le tétrarque, et Saul. Or, pendant qu'ils faisaient le service divin et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit: Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. Alors, jeûnant et priant, ils leur imposèrent les mains et les laissèrent partir. Et eux, ainsi envoyés par le Saint-Esprit, allèrent à Séleucie, et de là firent voile pour Chypre. Quand ils furent arrivés à Salamine, ils prêchaient la parole de Dieu, dans les synagogues des Juifs.

Or, ils avaient aussi Jean pour aide dans le ministère. Après avoir parcouru toute l'île jusqu'à Paphos, ils trouvèrent un certain juif magicien et faux-prophète nommé Bar-Jésu, qui était avec le proconsul Sergius Paulus, homme prudent. Celui-ci ayant fait venir Barnabé et Saul, désirait entendre la parole de Dieu. Mais Élymas, le magicien (car c'est ce que signifie ce nom) leur résistait, cherchant à détourner le proconsul de la foi. Alors Saul, le même que Paul, rempli de l'Esprit-Saint, et regardant Élymas, dit : Homme plein de toute ruse et de toute perfidie, fils du diable, ennemi de toute justice, tu ne cesses de pervertir les voies droites du Seigneur ! Mais maintenant voici la main du Seigneur sur toi, et tu seras aveugle et tu ne verras point le soleil, jusqu'à un certain temps. Et aussitôt tombèrent sur lui l'obscurité et les ténèbres ; et, allant çà et là, il cherchait qui lui donnât la main.

« Alors le proconsul voyant ce fait, crut, admirant la doctrine du Seigneur. » (Act. xiii, 4-12.)

On pense généralement que Simon surnommé le Noir n'est pas autre que le Simon, qui aida Jésus à porter sa croix. Ainsi fut-il récompensé de ce bon office, tandis que Manahem, frère de lait d'Hérode Antipas, nous le voyons, est aussi appelé à la grâce de l'apostolat, par la miséricorde infinie de Dieu : *l'Esprit souffle où il veut.*

Remarquons encore ceci : « Pendant qu'ils faisaient le service divin et qu'ils jeûnaient, le Saint-Esprit leur dit : Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. »

L'Esprit vient donc à ceux qui prient et se mortifient ; et ici il vient comme Maître, comme ordonnateur, comme Ame de l'Église, et *Vicaire du Christ*, selon l'expression de Tertullien : Séparez-moi Saul et Barnabé pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés. C'est

donc lui qui choisit les ouvriers apostoliques, grands et petits, pour promouvoir en tous lieux le Règne de Jésus : qui peut le nier ?

Saul a conquis Sergius Paulus à la foi ; il aura désormais le nom de sa conquête, comme Scipion, vainqueur de Carthage, s'appellera : l'Africain. *Rempli du Saint-Esprit*, il lit dans l'âme d'Élymas, âme vendue à Satan, dont il est comme Simon le mage, l'instrument, pour arrêter l'Évangile et la conversion du monde. Jésus, Miséricorde infinie, agissait en Père, et ne se servait pas de sa Toute-Puissance pour abattre ses ennemis à ses pieds, pas même le valet d'Anne, qui l'avait souffleté : Paul frappe de cécité le magicien, et le foudroie de sa parole, comme Pierre avait fait d'Ananie et de Saphire ; mais respectons-les, l'Esprit de Dieu était avec Pierre, et avec Paul, pour les guider dans leur apostolat, et aussi pour montrer au monde la légitimité de leur mission divine, dont le but toujours était de faire régner le Christ sur tout l'univers.

Paul s'est révélé : désormais nous le verrons tel que l'Esprit de Dieu l'a façonné, au gré du Sauveur, et semblable à un vase d'élection où ce Nom adorable, renfermé, sera porté devant les foules, et les rois. Il avait trois coudées seulement, dit saint Jean Chrysostome, mais il touchait le ciel. « Ramassé sur lui-même et un peu courbé, dit Nicéphore, sous le poids d'une vieillesse prématurée, il avait la peau fine et blanche, la tête chauve, les yeux d'une douceur et d'une grâce inexprimables, les sourcils arqués, le nez fortement aquilin, la barbe épaisse et touffue, mêlée de poils blancs. » (Nicép. Call. Hist. Ecc. L. II., c. xxxviii.)

Voilà Paul au physique ; mais qui saura peindre son âme ? Lui-même, dans ses discours, ses Épîtres, dans sa vie et dans sa mort. Voici l'un de ces discours, tel que les Actes le rapportent, et, ne l'oublions pas, ils

sont écrits sous l'inspiration de l'Esprit-Saint. On remarquera l'ampleur de cet enseignement apostolique.

II.

SYNTHÈSE CHRÉTIENNE PAR SAINT PAUL.

« Lorsque Paul et ceux qui étaient avec lui furent partis de Paphos, ils vinrent à Perge de Pamphylie. Mais Jean, les quittant, retourna à Jérusalem. Pour eux, passant au delà de Perge, ils vinrent à Antioche de Pisidie, et étant entrés le jour du sabbat dans la synagogue, ils s'assirent. Après la lecture de la Loi et des prophètes, les chefs de la synagogue envoyèrent vers eux, disant : Frères, si vous avez quelque exhortation à faire au peuple, parlez.

« Alors Paul, se levant, et de la main demandant le silence, dit : Israélites, et vous qui craignez Dieu, écoutez : Le Dieu du peuple d'Israël a choisi nos pères, et il a élevé son peuple pendant qu'ils demeuraient en Égypte, d'où il les retira par la force de son bras. Et durant quarante ans, il supporta leur conduite dans le désert. Puis ayant détruit sept nations dans le pays de Chanaan, il leur en partagea les terres au sort, après environ quatre cent cinquante ans, et ensuite, il leur donna des Juges, jusqu'au prophète Samuel. Et ils demandèrent un roi, et Dieu leur donna Saül, fils de Cis, de la tribu de Benjamin, pendant quarante ans. Ayant rejeté Saül, il leur donna David pour roi, à qui il rendit témoignage, disant : J'ai trouvé David, fils de Jessé, homme selon mon cœur, qui accomplira toutes mes volontés. C'est du sang de celui-ci que Dieu, selon sa promesse, a suscité à Israël un Sauveur, qui est Jésus.

« A son avènement, Jean était devant lui, prêchant le baptême de la pénitence à tout le peuple d'Israël. Puis, lorsque Jean acheva sa course, il disait : Je ne suis pas celui que vous pensez ; mais voilà que vient après moi Celui dont je ne suis pas digne de délier la chaussure.

« Mes frères, enfants de la race d'Abraham, c'est à vous et à ceux qui, au milieu de vous, craignent Dieu, que la parole de ce salut, a été envoyée. Cependant ceux qui habitaient Jérusalem, et leurs chefs, l'ont méconnu, et, ne comprenant pas les paroles des prophètes, qu'on lit tous les jours du sabbat, ils les ont accomplies en le jugeant. Et ne trouvant en lui aucune cause de mort, ils demandèrent à Pilate de le faire mourir. Et après qu'ils eurent accompli tout ce qui avait été écrit de lui, ils le descendirent du bois et le mirent dans le tombeau. Mais Dieu l'a ressuscité des morts le troisième jour ; et il a été vu, pendant bien des jours, par ceux qui étaient montés avec lui de Galilée à Jérusalem : lesquels sont jusqu'à ce moment ses témoins devant le peuple. Nous donc, nous annonçons que la promesse qui a été faite à nos pères, Dieu l'a accomplie pour nos enfants, en ressuscitant Jésus, selon qu'il est écrit dans le second psaume : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui. Et qu'il l'ait ressuscité d'entre les morts, pour ne pas retourner dans la corruption, il l'a dit ainsi : Je vous rendrai incorruptible la victime de David. C'est pourquoi il dit encore ailleurs : Vous ne permettez pas que votre Saint voie la corruption. Car David, après avoir servi en son temps aux desseins de Dieu, s'est endormi ; il a été déposé près de ses pères, et il a vu la corruption : mais celui que Dieu a ressuscité d'entre les morts, n'a point vu la corruption.

« Sachez-le donc, mes frères : c'est par lui que la rémission des péchés vous est annoncée : et toutes les

choses dont vous n'avez pu être justifiés par la loi de Moïse, c'est par lui que, quiconque croit, en est justifié. Prenez donc garde que ce qui est dit dans les prophètes ne vienne sur vous. Voyez, contempteurs, et soyez dans l'étonnement, et anéantissez-vous ; car voilà que je fais une œuvre en vos jours, une œuvre que vous ne croirez pas, si on vous la raconte. » (Act. XIII, 13-41.)

Qui n'aimerait d'entendre la voix du grand Apôtre Paul s'unir à toutes celles que nous avons entendues déjà, pour rendre témoignage à Jésus, fils de David ; à Jésus, sauveur promis à Israël ; à Jésus, Homme-Christ, que la divinité, qui était en lui, a ressuscité ; et par conséquent, qui s'est ressuscité lui-même ? Paul prouve que le Christ devait ressusciter, et il cite les témoins de sa résurrection. Celui qui parle ainsi, était le persécuteur des chrétiens, et du Christ lui-même ; et voici qu'il défend sa cause avec une force, digne de son savoir et de sa foi. David a vu la corruption du tombeau, dit-il : Jésus ne l'a pas vue : c'était donc de lui, et non de David que les prophètes ont parlé.

Aussi les Actes ajoutent : « Comme ils sortaient de la Synagogue, on les pria de redire ces paroles le sabbat suivant. Et quand l'assemblée se fut séparée, plusieurs juifs et plusieurs prosélytes servant Dieu, suivirent Paul et Barnabé, qui les exhortaient par leurs discours à se maintenir dans la grâce de Dieu. » (Ibid. 42, 43.)

III.

SAINT PAUL PERSÉCUTÉ.

Le Seigneur disait à Ananie, en parlant de Saul terrassé sur le chemin de Damas, et converti : « Va, car cet homme m'est un vase d'élection, en qui mon nom renfermé, sera porté devant les Gentils, les rois et les enfants d'Israël. Aussi je lui montrerai combien il faut qu'il souffre pour mon nom. » (Act. ix, 15, 16.)

La parole du Sauveur se réalisait : Paul prêchait le Nom adorable de Jésus, Paul était persécuté.

Rappelons-en la raison, si facile à oublier par l'homme qui ne médite pas. C'est que Dieu a fondé la société naturelle, ainsi que la société religieuse, sur cette loi universelle imposée à l'humanité : *aimer et souffrir*. Voilà l'homme, voilà le chrétien.

Aimer, c'est vouloir du bien à quelqu'un et lui en faire. Or, on ne saurait y parvenir, qu'en donnant ce que l'on a, et en se donnant soi-même, jusqu'à mourir, s'il le faut, pour l'être aimé.

C'est ce que font les parents pour leurs enfants, et les enfants bien nés pour leurs parents ; le soldat pour sa patrie, le savant pour la science ; en un mot, on n'arrive à réaliser ses désirs et à saisir le bien que l'on veut, qu'au prix de mille sacrifices.

Il n'est pas jusqu'aux avares, aux voluptueux, aux ambitieux, qui ne soient obligés de subir la loi : *Aimer et souffrir*, pour satisfaire leurs passions.

Cette loi est donc universelle dans l'ordre naturel : elle ne l'est pas moins dans l'ordre surnaturel de la grâce.

Nul, en effet, ne peut vraiment aimer Dieu qu'en lui voulant du bien et en travaillant en conséquence. Or, le bien pour Dieu, c'est d'être connu, aimé et servi par ses créatures, ce en quoi consiste pour lui la gloire extérieure. De sorte que si un homme aime vraiment Dieu, il est obligé d'appliquer son intelligence à le connaître ; de soumettre sa volonté propre à la volonté divine ; d'enchaîner ses passions, toujours avides de jouir de leur objet, sans frein et sans loi ; il est condamné, en un mot, à souffrir.

Eh bien ! l'homme admet cette loi du sacrifice dans l'amour, quand il s'agit de l'ordre naturel, mais il la repousse au point de vue surnaturel ; de sorte que nous refusons de souffrir pour Dieu, ce que nous souffrons volontiers pour une créature, pour un être quelconque, animé ou inanimé.

Ajoutons que quand on montre à l'homme cette contradiction, où il tombe souvent, puisque souvent il secoue le joug de la loi divine, il s'irrite, impose silence à son contradicteur, va jusqu'à le frapper et le tuer. C'est ainsi qu'Hérodiade a fait décapiter Jean-Baptiste ; que les Juifs ont crucifié Notre-Seigneur Jésus-Christ, et que des millions de martyrs ont été immolés à la fureur du paganisme, flétri par la loi chrétienne et les exemples des saints martyrs.

Cette considération explique donc les persécutions qu'ont dû subir les Apôtres, et en particulier, saint Paul, dont nous parlons : il prêchait aux peuples qu'il fallait aimer Jésus-Christ et souffrir pour lui. Mais « l'homme animal ne comprend pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu. » (I Cor. II, 14.)

Il en fut toujours ainsi, et Paul, dont autrefois l'orgueil s'était révolté contre l'humilité chrétienne, vit à son tour les Juifs se lever contre son apostolat, et amener contre lui les habitants d'Antioche de Pisidie.

En effet, « le sabbat suivant, presque toute la ville s'assembla pour écouter la parole de Dieu. Mais les Juifs, voyant ces multitudes, furent remplis d'une envie violente, et ils contredisaient, avec des blasphèmes, les paroles de Paul. Alors Paul et Barnabé leur dirent hardiment : C'était à vous qu'il fallait annoncer premièrement la parole de Dieu ; mais puisque vous la rejetez, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons du côté des Gentils. Car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné : Je vous ai établi pour être la lumière des Gentils, afin que vous soyez leur salut jusqu'aux extrémités de la terre. Or, les Gentils, entendant cela, se réjouirent, et ils glorifiaient la parole du Seigneur ; et tous ceux qui étaient préordonnés à la vie éternelle, embrassèrent la foi. Et la parole du Seigneur se répandait dans toute la contrée. Mais les Juifs ayant excité des femmes dévotes et de qualité, et les principaux de la ville, allumèrent une persécution contre Paul et Barnabé, et les chassèrent de leur pays. Alors Paul et Barnabé, ayant secoué contre eux la poussière de leurs pieds, vinrent à Icone. Cependant les disciples étaient remplis de joie et de l'Esprit-Saint. » (Act. XIII, 44-52.)

Ces Juifs, qui avaient fermé les yeux à la lumière deviennent, de peuple de Dieu qu'ils étaient, la synagogue de Satan. Nous les retrouverons, nouveaux Ismaël, levant la main contre les chrétiens, et ne se mêlant à eux que pour les dépouiller. Il y a cependant des exceptions.

« Il arriva à Icone, que Paul et Barnabé entrèrent ensemble dans la synagogue des Juifs, de manière qu'un très grand nombre de Juifs et de Grecs embrassèrent la foi. Mais ceux des Juifs qui restèrent incrédules, soulevèrent et irritèrent l'esprit des Gentils contre leurs frères.

« Toutefois ils demeurèrent là longtemps, agissant avec assurance dans le Seigneur, qui rendait témoignage à la parole de sa grâce, opérant des miracles et des prodiges par leurs mains. » (Act. xiv, 4-3.)

N'oublions pas que le récit des Actes n'est qu'une suite de notes rapides, comme l'Évangile n'est qu'une partie des discours et des actes de Notre-Seigneur, ainsi que saint Jean l'atteste à la fin de son récit. Paul nous dira lui-même que son hôte illustre, à Icone, s'appelait Onésiphore; et nous apprendrons, ailleurs que dans les Actes, des traits ravissants se rapportent à l'Apôtre et aux personnes qu'il attirait à Jésus-Christ.

« La gloire d'Icone ou Iconium, dit saint Grégoire de Nysse, c'est d'avoir produit ce bouquet de myrrhe, cette fleur de virginité, plus parfumée que les lys de Saron, qui porta sur la terre le nom de Thécia. » Elle avait dix-huit ans, et déjà, dit saint Épiphane, elle était fiancée à l'héritier d'une des plus nobles familles de l'Asie, quand elle entendit la prédication de l'Apôtre. Répudiant alors toutes les espérances de la terre, elle ne voulut d'autre époux que le Christ. On la vit, dit saint Jean Chrysostome, vendre ses pierreries et ses riches parures. Elle leur préférait désormais les chaînes du martyre; et quand l'Apôtre fut emprisonné pour la foi, la noble vierge venait aux pieds du captif entendre la parole de Dieu, plus précieuse que l'or. Arrêtée à son tour, dit saint Ambroise, elle fut condamnée comme chrétienne, et jetée aux bêtes dans l'amphithéâtre. Les païens purent alors contempler un étonnant spectacle. Le lion, dont elle devait assouvir la rage, vint se coucher devant l'héroïne, lui léchant les pieds, comme s'il eût respecté ce corps virginal. En ce jour, une bête farouche se montra moins cruelle que les hommes! Les bourreaux, dit saint Cyprien, espèrent que les flammes du bûcher feraient ce que les bêtes avaient

refusé. Mais la vertu de Jésus-Christ éteignit les ardeurs du brasier dévorant, et Thécia en sortit victorieuse. Qui donc, demande saint Grégoire de Naziance, arrêta la griffe formidable et la dent des bêtes farouches? La sainte virginité accomplit ce miracle. C'est elle qui endormit la fureur du lion et changea les feux du bûcher en une rosée céleste. Ainsi préservée par la protection divine, Thécia, dit saint Basile de Séleucie, consacra le reste de ses jours à la contemplation et à la solitude. On admirait, dit saint Méthodius, le charme de son langage, la force et la grâce modeste de ses discours; en l'entendant, on retrouvait sur ses lèvres la sublime théologie qu'elle avait apprise de saint Paul. Elle mourut à Séleucie, dans un âge avancé. Les empereurs chrétiens firent élever une basilique somptueuse, sur le rocher qui servit de retraite et de tombeau à la noble vierge. Les saints Pères la nomment : *Protomartyre* parmi les femmes, comme saint Étienne fut le *Protomartyr* parmi les hommes. « Venez admirer, en la personne de Thécia, dit saint Isidore de Damiette, la réunion de toutes les gloires et de tous les trophées qui peuvent illustrer la femme chrétienne; colonne inébranlable, elle proclame les grandeurs et les triomphes de la chasteté; phare lumineux, dressé sur l'océan des passions humaines, elle signale le port de l'éternelle quiétude! » (Darras V, 505.)

« Cependant, continuent les Actes, toute la ville se divisa; en sorte que les uns étaient pour les Juifs et les autres pour les Apôtres. Mais comme les Juifs allaient se précipiter sur eux pour les accabler d'outrages, et pour les lapider, les Apôtres l'ayant su se réfugièrent à Lystré et à Derbe, villes de Lycaonie, et dans toute la contrée d'alentour, et ils prêchaient l'Évangile. » (Act. xiv, 4-6.)

IV.

BARNABÉ ET PAUL ADORÉS POUR JUPITER ET MERCURE.

Qu'un dieu vienne sur la terre, c'était là une idée familière aux païens, et l'on peut dire, le résumé de la religion païenne. Nos panthéistes modernes, plagiaires, du reste, des panthéistes anciens, ont trouvé que ce n'était pas assez, et poussant l'idée plus loin, ils ont emprisonné la divinité dans la création physique, et ont déclaré que la Nature est Dieu. Voilà le dieu-nature des panthéistes, si bien que tout est dieu, et que dieu est tout; et que quand deux armées sont en présence, et se ruent l'une sur l'autre, c'est un combat de dieux. Mais au moyen du dieu-nature, ceux qui sont tués, morts et enterrés, repoussent; et la terre, comme ils disent, s'en fait une *parure printanière*.

Ce qu'on va lire montre aussi la ressemblance qu'il y eut dans les actes de la vie de saint Pierre et de saint Paul. Déjà nous avons pu remarquer que le discours de Paul à Antioche de Pisidie ressemble beaucoup à celui de Pierre à Jérusalem, à l'occasion du boiteux du temple.

« Or, disent les Actes, il y avait à Listres un homme perclus de ses pieds, et il demeurait assis. Il était boiteux dès le sein de sa mère et n'avait jamais marché. Cet homme écoutait Paul parler; et Paul, le regardant, et voyant qu'il avait foi en sa guérison, dit d'une voix forte : Lève-toi debout sur tes pieds. Et il s'élança, et il marchait. Or, les multitudes ayant vu ce que Paul avait fait, élevèrent la voix, disant en langue lycéonienne : Les dieux, devenus semblables à des hom-

mes, sont descendus vers nous. Et ils appelaient Barnabé Jupiter, et Paul Mercure, parce que c'était Paul qui portait la parole. Le prêtre même de Jupiter, dont le temple était près de la ville, parut aux portes avec des taureaux et des couronnes, et voulait, ainsi que le peuple, leur sacrifier. Mais les apôtres Barnabé et Paul, l'ayant appris, déchirèrent leurs vêtements, et s'élançèrent au milieu de la foule, criant et disant : Amis, que faites-vous là ? Nous aussi, nous sommes des mortels, des hommes semblables à vous, et nous vous exhortons à abandonner ces superstitions pour vous convertir au Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. Il a, dans les siècles passés, laissé toutes les nations marcher dans leurs voies : et toutefois il ne s'est pas laissé lui-même sans témoignage, faisant du bien, dispensant les pluies du ciel et les saisons favorables pour les fruits, donnant la nourriture en abondance, et remplissant de joie nos cœurs.

« Malgré ces paroles, à peine purent-ils empêcher le peuple de leur offrir des sacrifices. » (Act. xiv. 7-17.)

Ce triomphe présageait aux Apôtres des humiliations et des souffrances; car Satan veille et ses suppôts aussi. Et puis, ne l'oublions jamais, l'amour a pour compagne la douleur : tel fut le Maître, tel doit être le disciple fidèle.

Les jours s'écoulaient; les âmes se donnaient au Christ, et son règne s'établissait à Listres. « Cependant quelques Juifs d'Antioche et d'Icone étant survenus, gagnèrent le peuple, et ayant lapidé Paul, ils le traînèrent hors de la ville, le croyant mort. » (Ibid. 18.)

Voilà bien le peuple, semblable à la mer, que le vent soulève à son gré. Aussi combien les grands sont coupables de le pousser contre la Religion, au lieu de la lui faire aimer par leur propre exemple.

Mais Dieu veillait sur son Apôtre. « Les disciples

s'étant assemblés autour de lui, il se leva et rentra dans la ville, et le lendemain il partit pour Derbe avec Barnabé. Après qu'ils eurent évangélisé cette ville et instruit un grand nombre de personnes, ils retournèrent à Lystres, et à Icone, et à Antioche, affermissant les âmes des disciples et les exhortant à persévérer dans la foi, et leur enseignant que c'est par beaucoup de tribulations qu'il nous faut entrer dans le royaume de Dieu. Ensuite, leur ayant ordonné des prêtres en chaque église, au milieu des prières et des jeûnes, ils les recommandèrent au Seigneur, en qui ils avaient cru. Puis, traversant la Pisidie, ils vinrent en Pamphylie. Et après avoir annoncé la parole du Seigneur à Perge, ils descendirent à Attalie, et de là, ils firent voile pour Antioche, d'où ils avaient été commis à la grâce de Dieu pour l'œuvre qu'ils accomplirent. Quand ils furent arrivés et qu'ils eurent assemblé l'Église, ils racontèrent les grandes choses que Dieu avait faites avec eux, et qu'il avait ouvert aux Gentils la porte de la foi. Et ils demeurèrent là assez longtemps avec les disciples. » (Act. xiv, 19-27.)

Ainsi, la conversion des Gentils, commencée par Pierre, à Césarée, avec le centurion Corneille, se continuait en Asie, et dans tout l'univers. Et puis il se formait, par le fait des Apôtres, des Églises particulières, où l'évêque présidait aux prêtres, revêtus du même sacerdoce, et aux fidèles. Jésus-Christ connu et aimé devenait la lumière et la vie de ces peuples, et tout s'organisait, dans ces sociétés transformées, au souffle et sous l'inspiration de l'Esprit de Dieu. Le monde païen allait par cette même vertu, être transfiguré.

V.

LES SEPT ENVOYÉS DE SAINT PIERRE DANS LES GAULES.

« Voici un texte national, contemporain de Grégoire de Tours, et remis en lumière par M. Faillon, qui l'a découvert dans un manuscrit provenant de l'Église d'Arles, aujourd'hui déposé à la Bibliothèque impériale. Sous Claude, l'Apôtre Pierre envoya dans les Gaules, pour prêcher aux Gentils la foi de la Trinité, quelques disciples, auxquels il assigna des villes particulières. Ce furent Trophime, Paul, Martial, Austremoine, Gattien, Saturnin, Valère, et plusieurs autres que le bienheureux Apôtre leur avait désignés pour compagnons. » (Darras. V. 340.)

Claude régna de 41 à 54 de notre ère; et Néron, son successeur, de 54 à 68. Les Gaules commencèrent donc à être évangélisées à cette époque, par conséquent sous le pontificat de saint Pierre. L'école, ennemie des gloires de l'Église de France, ne fait commencer l'évangélisation de notre pays qu'au III^e siècle, se fondant sur un texte de saint Grégoire de Tours, lequel place l'envoi des sept envoyés précités, sous le consulat de Dèce et de Gratus, en 250. C'est là une erreur bien constatée aujourd'hui, ainsi que plusieurs autres, se rattachant à l'*Histoire des Francs*, par le même auteur, qui écrivait vers la fin du VI^e siècle.

« Saint Grégoire de Tours, dit l'abbé Darras, ne voyait dans l'empereur Dèce, que le sixième successeur de Néron. Il est donc facile de comprendre comment il pouvait, dans sa pensée, ajuster la date de ce règne

avec celle d'une mission donnée par les *successeurs des Apôtres* à saint Denys et à ses compagnons, et comment il est l'un des témoins de l'apostolicité de nos Églises, pendant que son texte, mal interprété, fournit, depuis deux cents ans, des armes aux adversaires les plus vigoureux de cette apostolicité. Telle est au fond, et réduite à sa plus simple expression, la valeur de ce fameux passage de saint Grégoire de Tours, en vertu duquel l'école française du XVII^e siècle a abjuré la foi de nos pères, et fixé à l'an 250 l'origine de nos principales Églises, sans plus tenir compte de la tradition, des monuments historiques antérieurs, des invraisemblances, des contradictions même, que le nouveau système entraînait après lui.) (Darras, V, 340)

Cependant Launoy et ses partisans ont encore leurs défenseurs, en ceux qui ont gardé au fond de l'âme quelque chose de l'acreté gallicane, dont, hélas! nos pères ne se gardaient pas assez. L'opposition à Rome leur faisait oublier le respect qu'on doit à la vérité, et même l'amour bien entendu de la France, leur patrie.

La découverte des *Philosophumena*, dont nous avons déjà parlé, a mis fin à toutes ces disputes.

Trophime vint donc dans les Gaules et fonda la première communauté chrétienne de la ville d'Arles. Tous les Martyrologes le portent. « Le IV des Calendes de janvier (29 décembre), dit Adon de Vienne, fête de saint Trophime, dont parle saint Paul dans l'Épître à Timothée : J'ai laissé Trophime malade à Milet (II Tim. iv, 20). Ordonné évêque à Rome, par les Apôtres, il fut envoyé le premier à Arles, ville des Gaules, pour y prêcher l'Évangile du Christ. C'est de cette source, comme l'écrivit le bienheureux Zozime, que les ruisseaux de la foi se répandirent pour arroser toutes les Gaules. » (Martyr. S. Adonis Vienn.) Il s'endormit en paix dans cette ville.

« Parmi les disciples de Jésus-Christ que Pierre envoya dans les contrées de l'Occident où il ne pouvait se rendre lui-même, dit Raban-Maur, se trouvait saint Trophime, évêque d'Arles, alors métropole de Vienne. » (Raban-Maur, Vie de sainte Madeleine, ch. xxxvii.)

Le second disciple envoyé dans les Gaules par saint Pierre était Sergius Paulus, converti par saint Paul, dans l'île de Chypre. Le Vénéral Bède dit : « A Narbonne, dans les Gaules, fête de saint Paul, ordonné évêque par les Apôtres, et envoyé par eux dans cette ville. La tradition nous enseigne qu'il est le même que le proconsul Sergius Paulus, homme d'une sagesse remarquable, et dont saint Paul prit lui-même le nom, après l'avoir converti à la foi du Christ. Le saint Apôtre étant passé en Espagne pour y prêcher l'Évangile, laissa Paul à Narbonne. Cet évêque prêcha l'Évangile avec zèle, et après une vie illustrée par des miracles, il reçut en ce lieu la couronne du ciel et la sépulture chrétienne. »

L'histoire de saint Martial évêque de Limoges, est connue, et aussi celles de saint Austremoine, à Clermont; Saturnin à Toulouse et Valère à Trèves.

Un manuscrit syriaque du VI ou VII siècle rapporté, en 1839, du monastère de Scété à Londres, par deux savants anglais, traduit et publié en 1846, porte : « Rome et toute l'Italie, l'Espagne, la Grande-Bretagne et la Gaule, avec les autres contrées voisines, virent s'étendre sur elles la main sacerdotale des Apôtres, sous la direction de Simon Céphas, qui, en quittant Antioche, alla instruire et diriger l'Église qu'il édifia à Rome et chez les peuples voisins. »

Le cardinal Maï avait déjà publié cet antique monument d'après un manuscrit syriaque du XIII^e siècle, conservé au Vatican.

L'abbé Darras traite cette question en détail.

VI.

CONCILE DE JÉRUSALEM.

Chassé avec les Chrétiens et les Juifs, Pierre quitta Rome et se rendit à Jérusalem, conduit dans cette ville par l'inspiration de l'Esprit-Saint.

Il s'était élevé à Antioche une grande contestation entre les fidèles : les uns, Juifs habitant cette ville, prétendaient qu'il fallait unir le judaïsme au christianisme, et observer la Loi de Moïse avec la loi chrétienne pour être sauvé ; les autres, Gentils, refusaient de se soumettre à cette servitude ; et comme ces peuples orientaux ont toujours été ardents par nature et amis de la dispute, enciens à la division autant qu'obstinés dans leurs idées, la question en litige irritait fort les esprits.

« Un grand débat, disent les Actes, s'étant élevé, Paul et Barnabé les contredisaient avec force. On convint alors que Paul et Barnabé, avec quelques-uns de leurs adversaires, monteraient à Jérusalem, vers les Apôtres et les prêtres, pour cette question. Ceux-ci donc, l'Église les ayant fait accompagner, traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des Gentils, et ils remplissaient de joie tous les frères. Étant arrivés à Jérusalem, ils furent reçus de l'Église, des Apôtres et des Anciens et annoncèrent les grandes choses que Dieu avait faites avec eux. Mais quelques-uns de la secte des Pharisiens, qui avaient embrassé la foi, se levèrent disant qu'il fallait exiger d'eux la circoncision, et leur prescrire aussi de garder la Loi de Moïse. Les Apôtres donc et les prêtres s'assemblèrent pour cette question. Et comme une grande discussion avait lieu,

Pierre se leva et leur dit : Mes Frères, vous savez que depuis longtemps Dieu m'a élu d'entre nous, afin que les Gentils entendissent par ma bouche la parole de l'Évangile et qu'ils crussent. Et Dieu qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit comme à nous. Et il n'a point fait de différence entre eux et nous, purifiant leurs cœurs par la foi. Maintenant pourquoi tentez-vous Dieu imposant aux disciples un joug, que ni nos pères, ni nous n'avons pu porter ? En effet, c'est par la grâce du Seigneur Jésus-Christ que nous croyons être sauvés, comme eux aussi. Alors toute la multitude se tut, et ils écoutaient Barnabé et Paul racontant quels miracles et quels prodiges Dieu avait faits par eux au milieu des Gentils. » (Act. xv, 2-12.)

Jacques se leva et parla dans le même sens que Pierre et conclut en ces termes : « C'est pourquoi moi, je juge qu'il ne faut pas inquiéter ceux des Gentils qui se convertissent à Dieu, mais leur écrire qu'ils s'abstiennent des souillures des idoles, de la fornication, et des animaux étouffés et du sang. » (Ibid. 19-20.)

Il fut donc convenu qu'on écrirait aux frères d'Antioche et que Paul et Barnabé, Jude nommé Barsabas, et Silas, avec les premiers d'entre les Frères leur porteraient cette décision. La voici textuellement :

« Les Apôtres et les Anciens d'entre les frères, aux frères d'entre les Gentils, qui sont à Antioche, et en Syrie et en Cilicie, salut.

« Parce que nous avons appris, que quelques-uns sortis du milieu de nous, vous ont troublés par leurs paroles, bouleversant vos âmes, sans que nous leur eussions donné aucun ordre, il nous a plu, à nous tous assemblés, de vous envoyer des hommes choisis par nous, avec nos très-chers Barnabé et Paul, lesquels ont livré leurs âmes pour le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Jude et Silas qui, eux aussi,

vous rapporteront les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au Saint-Esprit et à nous, de ne point vous imposer d'autre fardeau que ces choses nécessaires : Que vous vous absteniez de ce qui aura été offert aux idoles, et du sang, et des chairs étouffées, et de la fornication : en vous gardant de toutes ces choses, vous agirez bien. Adieu. » (Act. xv, 23-29.)

Cette lettre, portée comme on vient de le dire, aux fidèles d'Antioche, les remplit de joie. Ainsi finit la discussion, grâce au jugement de l'Église assemblée en concile.

Car c'était un concile, dit le docte Bergier. « L'assemblée n'était pas composée des seuls pasteurs de l'Église de Jérusalem, puisque non seulement saint Pierre et saint Jacques-le-mineur, mais saint Paul et saint Barnabé s'y trouvaient et y donnaient leur suffrage, et il est très probable que le Judas dont il est parlé est l'apôtre saint Jude. Il s'agissait d'une question qui était tout à la fois de dogme et de pratique, et de faire une loi générale pour toute l'Église. Ce n'était donc pas l'affaire d'un synode particulier, » (Concile... Dictionnaire.)

Sans nous étendre davantage à ce sujet, nous faisons remarquer cependant que saint Pierre est regardé comme Chef de l'assemblée, ainsi que de l'Église. Docteur de l'Église universelle, il parle : tout se tait, tout obéit, tout rentre dans l'unité, la paix et la joie.

Mais en Pierre, les fidèles savent qu'il y a l'homme de Dieu : l'homme, c'est Simon Pierre : et Dieu, c'est le Saint-Esprit. L'homme, en soi, est faillible ; mais aidé du Saint-Esprit, il devient infaillible, il doit être écouté et obéi.

Que je suis donc heureux ! peut se dire tout chrétien catholique. Dieu m'a donné un autre lui-même dans la personne de son Vicaire sur la terre, un autre Christ. Jésus, l'Homme-Dieu, parlait avec une autorité souve-

raïne. Le son de sa voix était humain, mais divin ce qu'il enseignait : il ne pouvait point se tromper, puisque c'était le Verbe qui disait par sa voix, la vérité. De même, Pierre parle comme docteur universel et sa voix est celle d'un homme ; mais quand il affirme la vérité, quand il condamne l'erreur contraire, *ex cathedra*, c'est l'Esprit de Dieu qu'on entend, qu'on écoute, à qui l'on obéit : *Visum est Spiritui Sancto et nobis*. Pierre savait bien n'être pas seul, et il le confessait publiquement, clairement, solennellement, afin que les chrétiens n'eussent aucune hésitation dans leur foi. Ils pouvaient en le voyant se souvenir de son métier de batelier, de son ignorance première, de sa chute, de sa pauvreté ; mais quand ils l'entendaient dire et redire : *Il a plu au Saint-Esprit*, alors, sachant que le Bien infini aime à se donner, et que les trois adorables Personnes de la Trinité rivalisent, en quelque sorte, d'amour pour notre salut, ils ne voyaient, ils n'entendaient plus que l'Esprit, et ils croyaient. Et nous, faisons de même.

VII.

SAINT PIERRE REPRIS PAR SAINT PAUL.

Le décret du saint Concile, adressé particulièrement à l'Église d'Antioche, réglait bien la question pour toute l'Église ; toutefois il ne défendait pas aux Juifs convertis l'observation des cérémonies légales. Aussi continuaient-ils à les garder, et Pierre ainsi que les autres Apôtres s'y soumettaient quelquefois, surtout quand ils se trouvaient avec des Juifs convertis, demeurés observateurs des cérémonies légales.

Pierre, étant donc allé à Antioche, au sortir de Jérusalem, mangea d'abord avec les Gentils de viandes di-

verses, sans faire attention si la Loi de Moïse, qui distinguait entre animaux purs et impurs, défendait celles qui étaient présentées à table. Mais à l'arrivée de quelques Juifs, venus de Jérusalem pour lui parler, il voulut, par condescendance pour eux, et pour ne pas les étonner ou les scandaliser, ne pas user de la liberté que le christianisme accordait en pareille matière. Se séparant donc des Gentils convertis et de leurs tables, il se remit avec les Juifs convertis à l'abstinence des viandes défendues par la Loi de Moïse.

Saint Paul, sachant que l'exemple du Chef de l'Église pouvait réveiller à Antioche la vieille dispute, dont nous avons parlé, et craignant qu'on ne mit en doute l'autorité du Concile de Jérusalem, crut devoir parler à saint Pierre de cette manière d'agir et l'en reprendre publiquement.

En cela, admirons l'humilité du Prince des Apôtres et la sainte liberté de l'Apôtre des nations. De son côté, Pierre ménageait les Juifs, dont il connaissait le caractère difficile, et Paul avait pour les Gentils des attentions paternelles. La charité, c'est certain, les guidait tous deux. Saint Jean Chrysostome et les Pères grecs pensent même que les deux Apôtres s'étaient entendus pour ménager la petite scène que nous venons de rapporter, en vue de donner une leçon aux Juifs, trop fidèles à la Loi de Moïse, et aussi pour affermir les Gentils convertis, dans l'amour de la loi chrétienne.

Saint Augustin, qui n'est pas grec, rejette cette manière de faire, et s'en tient à la lettre de l'Écriture sacrée. Il dit simplement que saint Paul trouva l'action de saint Pierre irrépréhensible, et qu'il lui en fit l'observation, à cause des suites qu'elle pouvait avoir.

Nous avons rapporté, ici, ces choses, pour montrer qu'un saint, sans cesser de l'être, peut faire des actes, jugés imparfaits par d'autres saints.

Nous ajoutons, en ce qui concerne les Pontifes, successeurs de Pierre, que comme hommes, ils sont peccables, quoique infallibles, comme docteurs de l'Église universelle.

Les Papes le savent si bien, qu'ils recourent comme nous au sacrement de pénitence, et que comme les plus simples fidèles, ils se frappent la poitrine en disant : *mea culpa*, quand ils montent à l'autel.

Saint Jean Chrysostome a composé tout un sermon sur le fait dont nous parlons. En voici quelques extraits, qui sont comme un écho lointain du *grand débat* dont parlent les Actes des Apôtres.

« Chacun de vous n'est-il pas troublé quand il entend dire que Paul a résisté à Pierre, que les colonnes de l'Église se sont heurtées et précipitées l'une sur l'autre. En effet, ce sont les colonnes qui soutiennent et maintiennent le toit, ce sont des colonnes et des remparts. Ce sont encore les yeux du corps de l'Église, les sources de tous ses biens, ses trésors, les ports où elle s'abrite, et toutes les comparaisons que l'on pourra faire seront toujours au-dessous d'eux. Mais plus grands sont leurs mérites, plus difficile est notre tâche. Soyez donc attentifs ; nous parlons de vos pères, afin de réfuter ce que disent contre eux les étrangers qui vivent en dehors de la foi. *Quand Pierre vint à Antioche, je lui ai résisté en face....* Peut-être avez-vous applaudi à la franchise de Paul que personne n'a pu intimider et qui n'a pas rougi de soutenir la vérité évangélique devant tous les assistants. Mais cet éloge fait à Paul est une confusion pour nous. En effet, si Paul a eu raison, Pierre a eu tort puisqu'il a quitté la bonne route.... J'aggrave l'accusation, je l'exagère, afin de vous en préoccuper davantage. Car celui qui s'intéresse aux combattants veille au combat, et celui qui craint pour son père est attentif ; celui qui connaît

l'accusation désire aussi entendre la défense. Si donc je commence à insister sur l'accusation, vous ne devez rien en préjuger sur mon opinion. Je veux, dans ce discours, labourer votre esprit, sillonner votre âme, afin que mes pensées y restent profondément semées, et qu'elles y soient retenues pour toujours. Du reste, ce que nous disons est à la gloire de votre ville. C'est elle qui a été témoin de cette lutte, de ce combat ; ou, du moins, de cette apparence de combat, plus utile que la paix elle-même. Car les parties de notre corps ne sont pas plus unies par les nerfs entrelacés que ne l'étaient les Apôtres par les liens d'une affection mutuelle. »

Suit alors un éloquent discours où il attaque Paul et défend Pierre, tout en montrant l'obéissance et l'humilité de Pierre. Et il finit par cette conclusion : « Ainsi ni l'un, ni l'autre des Apôtres n'est blâmable, tous deux méritent des louanges infinies, car leur zèle pour le salut des hommes leur a permis de tout dire et de tout entendre. Prions donc le Dieu de Pierre et de Paul, qui les a attachés par les liens de la concorde, de nous attacher aussi les uns aux autres, par une charité plus étroite, afin que conservant tous ensemble notre union en Dieu, nous soyons dignes de voir ces grands saints, et de vivre dans leurs tentes éternelles, par la grâce et la bonté de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui, ainsi qu'au Père et au Saint-Esprit, gloire, puissance, honneur et adoration, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il. (Homélie sur ce texte : *Je lui ai résisté en face.*)

Comme conclusion de cet article, nous aimons à lire, dans une Vie des saints, ce qui suit : « Les hérétiques, au lieu d'admirer cette modestie dont on trouve si peu d'exemples dans les princes et les souverains, se sont servis de la dispute des Apôtres pour combattre la primauté de saint Pierre ; mais ils ne sont pas moins ridi-

cules en cela que celui qui contesterait la souveraineté d'un roi, en lisant dans l'histoire, que quelqu'un de ses conseillers lui a fait une remontrance. Dieu, pour tenir les plus grands hommes dans l'humilité, se sert souvent de leurs inférieurs pour les éclairer et leur déclarer ses volontés. Ainsi il instruisit Moïse par Jéthro, et David, roi et prophète, par d'autres prophètes beaucoup moindres que lui ; mais cela ne combat pas leur prééminence et n'empêche pas qu'ils ne soient au-dessus de ces instruments que la sagesse divine emploie pour les instruire. » (Les petits Bollandistes. Art. Pierre.)

L'ennemi de Dieu et de l'homme, c'est l'orgueil : Dieu le combat en nous et nous aide à le combattre. Ne reculons pas.

VIII.

SECONDE MISSION DE SAINT PAUL.

L'abbé Darras écrit : « A partir du Concile de Jérusalem, le récit des Actes des Apôtres se concentre uniquement sur Paul, dont saint Luc devint à cette époque le compagnon fidèle. La narration prend, en quelque sorte, le caractère d'un journal de voyage. L'écrivain sacré, sans se nommer lui-même une seule fois, tant il effaçait sa personnalité devant celle du grand Apôtre, emploie du moins la forme collective et dit : Nous étions, nous allâmes, nous vinmes. Le protestantisme a souvent essayé de tirer parti du silence que les Actes gardent sur les autres Apôtres, pour étayer son système avorté du Paulinisme. La vérité est que saint Luc, s'étant, peu après le concile de Jérusalem, attaché à la suite de saint Paul, n'a pu nous transmettre que les détails dont il était le témoin chaque jour. » (Tom. V, 565.)

Paul et Barnabé, disent les Actes, restaient à Antioche, enseignant et annonçant, avec plusieurs autres, la parole du Seigneur. Mais quelques jours après, Paul dit à Barnabé : « Retournons visiter les frères dans toutes les villes où nous avons prêché la parole du Seigneur, pour savoir en quel état ils sont. Or, Barnabé, voulait prendre avec lui Jean, qu'on surnommait Marc. Mais Paul lui représentait que celui qui les avait quittés dans la Pamphylie, et n'était point allé avec eux pour l'œuvre, ne devait pas être repris. Comme ils n'étaient pas du même avis, ils se quittèrent, et Barnabé, prenant Marc, s'embarqua pour Chypre. Paul, de son côté, ayant choisi Silas, partit confié à la grâce de Dieu par les frères. Et il parcourait la Syrie et la Cilicie, affermissant les Églises, et leur ordonnant d'observer les préceptes des Apôtres et des anciens. » (Act. xv, 36-41.)

« Or, il parvint à Derbe, puis à Lystre. Et voilà qu'il y avait dans cette ville un disciple nommé Timothée, fils d'une femme juive fidèle et d'un père gentil. Les frères qui étaient à Lystre et à Icone rendaient un bon témoignage à ce disciple. Paul voulut qu'il partit avec lui ; et, l'emmenant, il le circoncit, à cause des Juifs qui étaient en ces lieux-là ; car tous savaient que son père était gentil. » (Ibid. xvi, 1-3.)

Ainsi saint Paul voulut, en soumettant Timothée à la cérémonie de la circoncision, lui faciliter le moyen de prendre la parole au milieu des Juifs, qui, sans cela, ne lui eussent point permis de parler. C'était donc simplement une question d'opportunité, aussi bien à Lystre pour Paul, qu'à Antioche pour Céphas, et non une question de foi, comme l'ont avancé certains pour le besoin de leur cause, voulant trouver saint Pierre en défaut.

« Allant donc de ville en ville, ils leur donnaient à

garder les ordonnances faites par les Apôtres et les anciens qui étaient à Jérusalem. (Act. xvi, 4.)

Paul et ses compagnons publiaient, on le voit, le *Décret dogmatique* des Apôtres et des anciens de Jérusalem : en grec : *Doğmata ta Kékrimména*, d'où vient le mot *Dogme* passé dans la langue chrétienne. (Darras, Ibid.)

« Ainsi les Églises se confirmaient dans la foi, et croissaient en nombre tous les jours.

« Lorsqu'ils eurent traversé la Phrygie et le pays de Galatie, le Saint-Esprit leur défendit d'annoncer la parole de Dieu dans l'Asie. Étant donc venus en Mysie, ils se disposaient à passer en Bithynie ; mais l'Esprit de Jésus ne le leur permit pas. Et quand ils eurent traversé la Mysie, ils descendirent à Troade. Et Paul eut une vision durant la nuit : Un certain homme de Macédoine se tenait devant lui, le suppliant et disant : Passez en Macédoine et secourez-nous. Or, dès qu'il eut vu cette vision, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine, assurés que Dieu nous appelait pour évangéliser ce peuple. Nous étant donc embarqués à Troade, nous vinmes droit à Samothrace, le lendemain à Néapolis, et de là à Philippes, qui est la première ville colonie de cette partie de la Macédoine. Nous demeurâmes quelques jours à conférer dans cette ville. Et le jour du Sabbat, nous sortîmes hors des portes près de la rivière, où paraissait être le lieu de la prière ; et, nous asseyant, nous parlâmes aux femmes qui étaient assemblées. Une d'entre elles, nommée Lydie, marchande de pourpre, de la ville de Thyatire, servant Dieu, écouta ; et le Seigneur lui ouvrit le cœur pour s'appliquer à ce que Paul disait.

« Après qu'elle eut reçu le baptême, elle et sa famille, elle nous pria, disant : si vous me croyez fidèle au Seigneur, entrez dans ma maison, et demeurez-y. Et elle nous y força.

« Or, il arriva qu'allant au lieu de la prière, nous rencontrâmes une jeune fille qui était possédée d'un esprit de python, et qui rapportait à ses maîtres un grand profit par ses divinations. Cette fille nous suivant, Paul et nous, criait, disant : Ces hommes sont des serviteurs du Dieu très-haut, et ils vous annoncent la voie du salut. Elle fit de même durant plusieurs jours. Mais Paul, le souffrant avec peine, se retourna, et dit à l'esprit : Je te commande, au nom de Jésus-Christ, de sortir d'elle. Et il sortit à l'heure même.

« Alors ses maîtres, voyant qu'ils perdaient ainsi l'espoir de leur gain, se saisirent de Paul et de Silas, et les conduisirent au forum devant les autorités ; et les présentant aux magistrats, ils dirent : Ces hommes-ci troublent notre ville ; car ce sont des Juifs : et ils enseignent des pratiques qu'il ne nous est pas permis de recevoir ni d'observer, puisque nous sommes Romains. Et le peuple accourut contre eux. Et les magistrats ayant fait déchirer leurs vêtements, ordonnèrent qu'ils fussent battus de verges. Et, après qu'on les eut chargés de coups, ils les jetèrent en prison, ordonnant au geôlier de les garder soigneusement. Le geôlier, ayant reçu cet ordre, les enferma dans un cachot, et serra leurs pieds dans les ceps.

« Cependant, au milieu de la nuit, Paul et Silas, en prière, louaient Dieu ; et ceux qui étaient dans la prison les entendaient. Et soudain il se fit un si grand tremblement de terre, que les fondements de la prison furent ébranlés ; en même temps toutes les portes s'ouvrirent, et les liens de tous furent rompus. De son côté, réveillé et voyant les portes de la prison ouvertes, le geôlier tira son épée, et il voulait se tuer, croyant que les prisonniers s'étaient enfuis. Mais Paul cria d'une voix forte : Ne te fais aucun mal, car nous sommes tous ici : Alors le geôlier, ayant demandé de la lumière,

entra et se jeta tout tremblant aux pieds de Paul et de Silas. Et, après les avoir fait sortir de ce lieu, il leur dit : Seigneur, que faut-il que je fasse pour être sauvé ? Ils lui répondirent : Crois au Seigneur Jésus, et tu seras sauvé, toi et ta famille. Et ils lui annoncèrent la parole du Seigneur, à lui et à tous ceux qui étaient dans sa maison. Et en cette heure même de la nuit, il les prit et lava leurs plaies ; et aussitôt après il fut baptisé, lui et toute sa famille. Puis les ayant conduits dans sa maison, il leur servit à manger, et il se réjouit avec toute sa famille d'avoir cru en Dieu. Et quand le jour vint, les magistrats envoyèrent des licteurs, disant : Relâche ces hommes. Aussitôt le geôlier alla dire à Paul : Les magistrats ont envoyé l'ordre de vous mettre en liberté : Sortez donc maintenant, et allez en paix. Mais Paul dit aux licteurs : Après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous, citoyens romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir secrètement ? Il n'en sera pas ainsi ; mais qu'ils viennent, et qu'ils nous délivrent eux-mêmes.

« Les licteurs rapportèrent ces paroles aux magistrats ; et ceux-ci craignirent, ayant appris qu'ils étaient citoyens romains. Ils vinrent donc les supplier ; et les ayant tirés de la prison, ils leur demandèrent de s'éloigner de la ville.

« Sortis de la prison, ils s'en allèrent chez Lydie ; et après avoir vu les frères, ils les consolèrent et parlèrent. » (Act. xvi, 3-40.)

Tout ce récit est admirable et rempli de choses divines.

Remarquons, d'abord, que Paul, Silas, Timothée, sont sous la conduite de l'Esprit-Saint, lumière des Apôtres, leur force et leur Paraclet, c'est-à-dire leur Consolateur. Il leur défend de prêcher en Asie, et les

fait arriver à Troade. Par une vision, il les attire en Macédoine, et bientôt ils arrivent à Philippes, où des âmes droites les accueillent.

Paul parlait : l'Esprit ouvrait le cœur de Lydie et son intelligence, aux paroles de l'Apôtre. Tel est le mystère de la prédication : l'homme n'est qu'un instrument entre les mains de Celui qui sanctifie les âmes. Quelle noble chrétienne, que cette Lydie ! « Si vous me croyez fidèle au Seigneur, dit-elle, entrez dans ma maison, et demeurez-y. Et elle nous y força. »

C'est saint Luc qui parle ainsi. Autrefois médecin, il s'était converti au christianisme, dont il devint la gloire. Il composa son évangile, ainsi que le livre des Actes, avec l'humilité qui le caractérisait. Il était venu rejoindre Paul à Troade, et le récit n'en fait point mention, sinon par ces mots : « Or, dès qu'il eut vu cette vision, nous nous disposâmes à partir pour la Macédoine. » Quelqu'un a dit que la politesse cache le *moi*, et que la charité le tue : on voit l'un et l'autre chez l'historien de l'Apôtre des nations.

Cette jeune fille, possédée d'un esprit de python, cette pythonisse montre qu'à l'époque où se passaient ces événements, le démon avait encore son empire sur les âmes ; Dieu le permettant ainsi. Il le permet même encore de nos jours, dans ses mystérieux desseins. Ceux qui nient son existence, nient leur maître, Satan, qui les inspire dans leurs blasphèmes contre Dieu, son Christ et son Église.

Et ces maîtres qui s'irritent de la délivrance de cette pauvre jeune fille, laquelle par ses divinations leur gagnait de l'argent ! Quelle race ! Alors comme maintenant, il y avait des gens pour qui les âmes ne sont rien ; pour qui l'argent est tout. En face de Paul, de ses compagnons et de Lydie, que ces marchands sont vils ! Et ces magistrats, qui font flageller Paul et Silas,

sans les avoir jugés ; puis les jettent en prison, quelles figures font-ils auprès de Paul, qui n'entend pas laisser mépriser son ministère ! On croit le voir et l'entendre, quand on lit ces grandes paroles : « Après nous avoir publiquement battus de verges, sans que nous ayons été jugés, nous, citoyens romains, ils nous ont mis en prison, et maintenant ils nous en font sortir secrètement ? Non, il n'en sera pas ainsi ; mais qu'ils viennent. Et ils vinrent le supplier. » Vraiment, il n'y a que la vérité qui fait de tels hommes, et la Vérité, c'est Dieu. Il n'est pas jusqu'au geôlier et à sa famille qui ne témoignent, à leur manière, de la divinité de Jésus-Christ.

IX.

PAUL ET SILAS A THESSALONIQUE.

Saint Luc change la forme de son récit, parce que, sans doute, il resta à Philippes avec Timothée, pour consoler les frères.

« Or, ayant passé par Amphipolis et Apollonie, ils vinrent à Thessalonique, où était une synagogue de Juifs. Selon sa coutume, Paul y entra, et durant trois jours de sabbat, il les entretint des Écritures, leur découvrant et leur faisant voir qu'il avait fallu que le Christ souffrit et ressuscitât des morts : et ce Christ est Jésus que je vous annonce.

« Et quelques-uns d'eux embrassèrent la foi, et se joignirent à Paul et à Silas, ainsi qu'une grande multitude de prosélytes et de Gentils, avec beaucoup de femmes de qualité. Mais les Juifs pleins d'un faux zèle, prenant avec eux quelques misérables de la lie du peuple, firent des attroupements qui troublèrent la ville ; puis assiégeant la maison de Jason, ils cherchaient Paul

et Silas pour les produire devant le peuple. Et ne les ayant pas trouvés, ils traînèrent Jason et quelques-uns des frères devant les magistrats de la ville, criant : Ce sont ceux-là qui troublent la ville. Ils sont venus ici, et Jason les a reçus chez lui. Ils sont rebelles aux décrets de César, disant qu'il y a un autre roi, Jésus. » (Act. xvii, 1-7.)

Les Juifs, on le voit, comprenaient à merveille que Notre-Seigneur était le roi des âmes ; mais pour empêcher ce règne spirituel, ils trompaient les peuples, en insinuant qu'il voulait évincer César et lui arracher son royaume temporel. Telle a toujours été la ruse des Juifs et de ceux qui leur ressemblent. Est-ce que de nos jours, nous n'entendons pas retentir à nos oreilles, sans cesse, ces mots : les empiètements du Clergé ? Qui donc empiète ? C'est César, quand, à un moment de colère et de franchise, il dit à Pie VII : Vous gardez les âmes, et vous nous jetez les cadavres.

Ainsi pensait et parlait Napoléon I^{er}, à Fontainebleau, devant son auguste captif ; et nous voyons autour de nous les héritiers des Juifs et des puissants s'essayer à mettre la main sur les âmes, pour les corrompre, et les tuer, en faisant qu'elles manquent de pain, c'est-à-dire d'instruction.

Nous réclamons, nous pasteurs des âmes, contre les empiètements de César, et l'on nous dit : Taisez-vous, vous troublez la Société et vous amutez le peuple. Les amendes et la prison arrivent bientôt ; mais Ricciardi, le président de l'Anti-Concile de Naples, leur a dit : « La maudite plante de Judée n'a tant prospéré que parce qu'elle a été arrosée avec du sang... ne faisons plus de martyrs... demandons-leur des concessions... » C'est bien cela qu'ils font : ils demandent aux évêques de leur laisser mettre la main sur la houlette pastorale, et aux pasteurs inférieurs d'être muets en face des loups

qui dévorent les brebis. S'ils le pouvaient, ils supprimeraient la parole du Pape. Mais l'Esprit-Saint n'a pas quitté l'Église de Jésus-Christ ; il veille sur elle, et il agit le monde des âmes.

« Et ils émurent ainsi le peuple, continue saint Luc, ainsi que les magistrats de la ville qui les entendaient.

« Mais Jason et les autres, ayant donné caution, furent renvoyés. Et aussitôt les frères, pendant la nuit, firent partir Paul et Silas, pour Bérée.

« Arrivés là, ils entrèrent dans la synagogue des Juifs. Or, ceux-ci avaient des sentiments plus nobles que ceux de Thessalonique : ils reçurent la parole avec la plus grande avidité, cherchant tous les jours dans les Écritures, si les choses étaient ainsi. Il y en eut donc beaucoup qui crurent, parmi eux ; et, d'entre les gentils, beaucoup de femmes de qualité, avec un assez grand nombre d'hommes. » (Act. xvii, 8-12.)

Notre-Seigneur disait : « Cherchez et vous trouverez : » à Bérée, on cherchait la vérité, et Dieu y envoya Paul, son ange. Ainsi fait-il pour toute âme, qui a soif de lumière, et ouvre les yeux, au lieu de les tenir fermés.

Nous remarquons aussi que beaucoup de femmes de qualité se convertissaient : c'est que le christianisme, vérité pour toute âme humaine, honore la femme, et la relève au rang de compagne. Et puis Dieu est père ; le Christ est notre frère ; l'Esprit, notre consolateur : ils veulent être aimés. Et la femme est plus sensible que l'homme à ce cri du Sauveur : *Mon enfant, donne-moi ton cœur*. Ah ! trouver un Être parfait, comme Jésus, dont la perfection est sans ombre ; qui est la vérité et la beauté infinies ; en qui la miséricorde est sans bornes pour le repentir, et qui aime ceux qui s'attachent à lui, jusqu'à les arracher des bras de la mort pour les emporter avec lui au ciel ; cette révélation, jaillissant des lèvres et du cœur ardent de Paul ; tombant pour

la première fois dans ces âmes altérées de lumière et d'amour, comme elle devait les ravir ! Sans compter, que, pour sa part, l'Esprit, Amour infini, jetait ses flammes à travers ces auditoires, qui n'avaient pas encore abusé de la grâce. C'étaient des fêtes et des spectacles inouis. Bérée ou Béroé n'était qu'à quelques stades de Pella, sur le rivage de la mer, au fond du golfe de Thessalonique. Là, était né Alexandre, le futur conquérant de la terre, un des hommes les plus grands qui aient été ; là, il n'y avait que quelques siècles, le héros avait reparu avec tout l'éclat de ses victoires, avide d'autres combats et d'autres triomphes ; là, Aristote, dont il fut l'élève, avait parlé, écrit, pour le former à la science, et laisser au monde les monuments de son génie... Toutes les grandeurs d'Alexandre avaient disparu, Aristote était oublié, on ne rencontrait plus sur ces rivages que les centurions et les soldats romains de l'empereur Claude, devenu à son tour le maître du monde. Mais Paul, nouveau conquérant, passait là, avec une science plus grande que celle du philosophe et une puissance supérieure à toutes les puissances de la terre, car Paul, ambassadeur de Dieu, était revêtu du pouvoir d'en haut, devant lequel Alexandre lui-même s'était agenouillé à Jérusalem, en se prosternant aux pieds du grand-prêtre Jaddus ; Paul était en voie de conquérir le monde à Jésus-Christ ; à Jésus-Christ, dont le règne n'aura pas de fin. Ces triomphes de l'Évangile étaient admirables, mais il fallait les remporter en combattant et en souffrant.

En effet, « quand les Juifs de Thessalonique surent que Paul avait aussi prêché la parole de Dieu à Bérée, ils vinrent là encore, pour émuouvoir et soulever la multitude. Alors les frères en toute hâte firent sortir Paul, le dirigeant vers la mer ; mais Silas et Timothée demeurèrent à Bérée. » (Act. xvii, 13, 14.)

X.

PAUL A ATHÈNES.

« Or, ceux qui conduisaient Paul l'accompagnèrent à Athènes : et après avoir reçu de lui, pour Silas et Timothée, l'ordre de venir au plus tôt le rejoindre, ils partirent. » (Act. xvii, 15.)

Avant de quitter une mission, les Apôtres, comme nous l'avons vu, y laissaient des évêques et des prêtres ; et les chrétiens se maintenaient ainsi et se multipliaient.

« Pendant que Paul attendait ses compagnons, son esprit était ému en lui-même, voyant cette ville livrée à l'idolâtrie. » (Ibid. 16.)

Comment cet homme, si grand par l'intelligence et le cœur ; lui, l'élève le plus fameux de Gamaliel, dont la science était connue à Jérusalem ainsi que dans toute la Judée et au delà des mers, n'aurait-il pas jeté un regard attristé sur la ville d'Athènes, plongée dans les ténèbres et les abominations de l'idolâtrie ? Il voyait passer et repasser devant ses yeux ses guerriers, tels que Solon, Miltiade, Thémistocle, Aristide, Périclès, Alcibiade, Xénophon ; ses philosophes tels que Socrate et Platon ; ses poètes Eschyle, Sophocle, Euripide, Ménandre ; ses Phidias, ses Démosthène, Eschine, Phocion, qui avaient jeté sur elle tant de gloire humaine ; mais le vrai Dieu, elle l'avait méconnu, pour rendre des hommages aux faux dieux, pour suivre l'erreur du panthéisme, qui adore le dieu-nature. Athènes était le rendez-vous de tous les beaux esprits de la Grèce,

comme les poètes Anacréon et Aristophane ; comme les philosophes Aristote, Théophraste, Épicure, Pyrrhon, Diogène, Zénon ; c'était la cité la plus polie de la terre, qui distribuait à son gré la gloire aux héros eux-mêmes, et au fond de l'Inde un fleuve, durant une nuit orageuse, s'écriait : Croiriez-vous, ô Athéniens, que je m'expose à tous ces dangers, pour mériter votre approbation et recueillir vos éloges ? (Plut. Alex.)

Paul, qui avait été lui-même fou de gloire humaine, d'Alexandre et de tous ces grands hommes reportait sa pensée sur le Christ, *l'Homme-Dieu*, et il se disait : Seul, il est grand, seul adorable. J'irai demain, devant le tribunal de l'Aréopage, composé de tout ce qu'il y a de plus noble et de plus savant à Athènes, et pour la première fois, ils entendront le Nom Sacré de mon Maître, Fils éternel de Dieu ; du Dieu personnel qui a tiré le monde du néant et le conserve par sa sagesse. Je leur montrerai la vanité de leurs idoles, et leur révélerai le Dieu qu'ils ignorent, sa doctrine et ses bienfaits. Combien cette heure dut faire battre le cœur de Paul ! Car Paul, quoique ambassadeur du Christ, gardait dans son être toute la sensibilité humaine. « Il discutait donc dans la synagogue avec les Juifs et les prosélytes, et tous les jours dans le forum avec ceux qui s'y trouvaient. Quelques philosophes épicuriens et stoïciens conféraient aussi avec lui. » (Act. xvii, 17, 18.) Aux épicuriens, il prouvait que l'âme est immortelle, et qu'au lieu de s'évanouir comme une ombre à la mort, elle est appelée à goûter au ciel le vrai bonheur, dont tous les hommes sans exception, ont faim et soif, jusques au moment suprême. Aux stoïciens, il montrait que si le bonheur n'est pas, comme l'affirmaient les épicuriens, dans les joies sensuelles, il ne se trouve pas non plus dans la vertu, pratiquée par or-

gueil, mais dans la grâce qui nous unit à Dieu, auteur principal de nos vertus, puisque sans lui nous ne pouvons rien. « Mais les uns disaient : Qu'enseigne donc ce semeur de paroles ? D'autres : Il paraît annoncer de nouveaux démons, parce qu'il leur prêchait Jésus et la résurrection. Ils le prirent donc et le conduisirent à l'Aréopage, disant : Pouvons-nous savoir quelle est cette nouvelle doctrine que tu publies ? Car tu fais entendre à nos oreilles certaines choses nouvelles. Nous voudrions savoir ce que cela peut être. (Or les Athéniens et les étrangers qui demeurent dans cette ville ne s'occupaient qu'à dire et à entendre quelque chose de nouveau.) » (Act. xvii, 18-21.)

L'Aréopage était chez les Athéniens un tribunal composé de l'élite des citoyens, chargé de juger les questions diverses qu'on lui présentait, même celles qui concernaient la philosophie et la religion, comme nous le voyons par ce qui arriva à saint Paul. Naturellement, ses membres appartenaient à quelque secte philosophique, dont était le panthéisme, fort en honneur en Grèce. C'est dans ce terrain que l'Apôtre allait semer sa parole, comme son divin Maître, naguères, au milieu des sadducéens, des hérوديens, des scribes et des pharisiens. S'élevant au-dessus de tous ces systèmes humains, le disciple du Verbe, rempli de l'Esprit-Saint, leur tint ce langage.

« Paul debout au milieu de l'Aréopage, parla en ces termes : Athéniens, je vous considère comme le peuple de l'univers le plus profondément attaché au culte des dieux. En traversant votre ville, j'ai vu vos temples et vos statues. Sur un autel, j'ai lu cette inscription : « Au Dieu inconnu. » Or, ce Dieu que vous adorez sans le connaître, c'est lui que je vous annonce. Ce Dieu qui a créé le monde et toutes ses merveilles, lui, le souverain seigneur de la terre et des cieux, n'habite

point les temples élevés par la main des mortels. Dans sa plénitude, il ne saurait rien emprunter, comme un indigent, aux œuvres de l'homme, puisque c'est lui qui dispense à tous l'inspiration, l'existence et la vie.

« D'un seul père, il a fait sortir la race humaine, et l'a répartie sur toute la terre, déterminant la durée des nations, et fixant lui-même leur patrie.

« A tous, il a imposé l'obligation de le connaître ; et tous, comme à tâtons, se sont mis à sa recherche.

« Cependant il se tient près de chacun de nous, car en lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. Et comme le dit un de vos poètes, nous sommes sa race. Étant donc de la race de Dieu, nous ne devons pas assimiler l'Être divin à l'or, à l'argent, au marbre sculpté par le génie et l'art de l'homme. Cependant le Seigneur, prenant en pitié notre époque d'ignorance, annonce maintenant à tous les hommes l'Évangile de la pénitence, parce qu'il a fixé le jour où ce monde doit être jugé, selon la règle de la justice éternelle, par celui qu'il a investi de ce pouvoir souverain, et qu'il a manifesté à tous, en le ressuscitant. » (Act. xvii, 22-31.)

On le voit, Paul commençait à développer devant l'Aréopage le Symbole des Apôtres : « Je crois en Dieu le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, et en Jésus-Christ son Fils unique... qui est né... qui est mort... qui est ressuscité et viendra juger les vivants et les morts... » Mais dans cet auditoire, où dominait la légèreté athénienne, des voix s'élevèrent pour interrompre l'Apôtre. « A ce mot de résurrection, l'Apôtre fut arrêté par la raillerie des uns, et par l'impatience des autres, qui lui disaient : Nous vous entendons un autre jour sur ce sujet. Ce fut ainsi que Paul sortit de l'Aréopage. » (Ibid. 32, 33.)

La parole semée ne porta donc aucun fruit ? D'abord, il en est de la parole comme de la semence que l'on jette

à la terre : elle subit l'hiver et ne produit qu'à son heure. Et puis, ajoutons avec saint Luc : « Cependant quelques Athéniens s'attachèrent à l'Apôtre et embrassèrent la foi. De ce nombre furent Denys l'Aréopagite, une femme nommée Damaris, et quelques autres. » (Act. xvii, 34.)

La conquête de Denys, le plus savant, sans doute, des aréopagites, et le plus ami de la vérité, valait à elle seule une grande victoire. Car ce grand homme a jeté dans le monde, par ses écrits, des torrents de lumière ; et sur la France, par sa prédication, sa vie sainte et son martyre, des germes de foi qui croîtront et produiront bientôt une moisson abondante.

XI.

SUITE DES TRAVAUX DE SAINT PAUL.

« Après cela, Paul, étant sorti d'Athènes, vint à Corinthe ; et trouvant un juif, nommé Aquila, originaire du Pont, venu depuis peu d'Italie avec Priscille, sa femme (car l'empereur Claude avait ordonné à tous les Juifs de sortir de Rome) il se joignit à eux. Et comme il savait le même métier, il demeura chez eux et y travaillait. Ce métier était de faire des tentes. » (Act. xviii, 1-3.) Tout juif apprenait un métier.

Paul « discutait tous les jours de Sabbat dans la Synagogue, faisant intervenir le nom du Seigneur Jésus ; et il s'efforçait de persuader les Juifs et les Grecs. Et quand Silas et Timothée furent venus de Macédoine, Paul prêchait encore avec plus d'ardeur, témoignant aux Juifs que Jésus est le Christ. » (Ibid. 4, 5.)

L'Apôtre avait compris le plan divin, et il sentait une flamme céleste s'allumer de plus en plus en lui :

c'était le feu « que le Sauveur était venu apporter sur la terre. »

Il en parlera bientôt lui-même, en disant : « La Charité de Dieu a été répandue dans nos cœurs, par le Saint-Esprit, qui nous a été donné. »

Outre les grâces que Paul recevait du ciel pour prendre courage au milieu de ses travaux à Corinthe, Timothée, par sa présence, le fortifiait, et puis le consolait en lui racontant combien les habitants de Thessalonique demeuraient fidèles au Christ Jésus, et à lui Paul, leur père tendrement aimé.

Ces nouvelles émurent son grand cœur et il ne put résister au désir de dire sa joie à ces généreux enfants. Il leur écrivit donc sa première épître, à eux adressée plutôt avec son cœur qu'avec la main.

CHAPITRE VII.

ÉPÎTRES DE SAINT PAUL.

I.

PREMIÈRE ÉPÎTRE AUX THESSALONIENS.

Remarquons que saint Paul commence sa lettre en résumant le Symbole des Apôtres.

« Paul, Silvain et Timothée, à l'Église des Thessaloniens, en Dieu le Père et en Notre-Seigneur Jésus-Christ : Que la grâce et la paix soient avec vous. Nous rendons à Dieu pour vous tous de continuelles actions de grâces, faisant sans interruption mémoire de vous dans nos prières; nous rappelant les œuvres de notre foi, et vos travaux, et votre charité, et la fermeté de votre espérance en Notre-Seigneur Jésus-Christ devant Dieu notre Père, car nous savons, frères chéris de Dieu, quelle a été votre élection. En effet, notre Évangile n'a pas été seulement en paroles parmi vous, mais accompagné de puissance et de la vertu du Saint-Esprit, et d'une abondante plénitude de grâces. » (1, 1-5.) Le reste de ce premier chapitre est plein d'effusion et de louanges pour les chrétiens de cette illustre ville de Thessalonique, que sa position sur le golfe Thermaïque rendait extrêmement commerçante et riche.